LUIS MONTERO MANGLANO

L'OASIS ÉTERNELLE

roman traduit de l'espagnol par Claude Bleton



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA TABLE DU ROI SALOMON, Actes Sud, 2017.

Photographie de couverture : © Shutterstock

"Lettres hispaniques"

Sceau reproduit en couverture et p. 3 :
© BARFUTURA

Titre original :
La cadena del profeta
© Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U., Barcelone
© Luis Montero Manglano, 2015

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10339-2

LUIS MONTERO MANGLANO

L'Oasis Éternelle



Corps royal des quêteurs

II

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Pour Marta.
Merci de les avoir tous lus.

Sous l'Arche de la Vie, où amour et mort, terreur et mystère abritent leur sanctuaire, je découvris la Beauté siégeant sur un trône.

Dante Gabriel Rossetti

Seul le mystère nous fait vivre, le mystère uniquement.

Federico García Lorca


MALI
Sahara occidental
(MAROC)
Erg Chech
ALGÉRIE
Tanezrouft
Taoudenni
S a h a r a
Tessalit
El Djouf
MAURITANIE
Adrar des Iforas
Araouane
Azawad
Kidal
Tombouctou
Cercle de
Bourem
Gourma-
Rharous
Goundam
Gao
Ménaka
Ansongo
NIGER
OCÉAN ATLANTIQUE
SÉNÉGAL
Nara
Douentza
Nioro
Kayes
Mopti
Niono
Djenné
Bafoulabé
Niger
GAMBIE
Ségou
Kita
Koulikoro
San
BURKINA
FASO
Kénieba
Bamako
Koutiala
Sikasso
GUINÉE
Niger
Bougouni
BÉNIN
NIGERIA
GHANA
TOGO
SIERRA
LEONE
CÔTE D'IVOIRE

NOTE DE L'AUTEUR

Afin de faciliter la compréhension du récit, voici une courte chronologie des événements marquants de l'histoire du Mali, des origines jusqu'à nos jours.

VIII^e siècle : Les Soninkés fondent l'empire du Ghana.

1087 : Disparition de l'empire du Ghana, morcelé en douze petits royaumes.

1234 : Bataille de Kirina. Soundiata Keita, le Prince Lion, réunifie les douze royaumes et se proclame souverain *(mansa)* de l'empire du Mali. Son lignage appartient à l'ethnie des Mandingues.

1312 : Mansa Moussa est couronné empereur du Mali. Son règne coïncide avec une période de développement et de splendeur. Moussa I^er encourage l'islamisation de son royaume, envoie des bateaux explorer l'Atlantique, favorise le commerce et la culture, et embellit les villes les plus importantes de l'empire.

1327 : L'architecte andalou Abou Ishaq es-Sahéli entreprend la construction de la Grande Mosquée de Djingareyber, chef-d'œuvre de l'architecture malienne.

XV^e siècle : Fuyant les Touaregs chasseurs d'esclaves, les Dogons occupent les falaises de Bandiagara avec l'aide d'une tribu autochtone de Pygmées qu'ils appellent les "Tellems".

1464 : Sonni Ali Ber, prince songhaï de Gao, proclame l'indépendance de sa province, la libérant de la domination des empereurs du Mali.

1492 : Le général songhaï Mohammed Touré prend le nom d'Askia ("Dépouilleur"). Partant de la capitale de son royaume, Gao,

il lance une campagne de conquêtes qui va jusqu'à l'annexion presque totale de l'empire du Mali.

1496 : Après s'être proclamé calife, Askia Mohammed I^er^ fonde l'Empire songhaï, le plus étendu de toute l'Afrique occidentale.

1591 : Bataille de Tondibi. Diego de Guevara, connu sous le nom de Yuder Pacha, écrase le gros de l'armée d'Ishaq II, le dernier souverain askia, et conquiert l'Empire songhaï. À sa mort, l'empire se morcelle en une multitude de petits royaumes qui règnent en alternance sur la région.

1885 : Le général Joseph Gallieni conquiert le Mali et en fait une colonie française.

1960 : Proclamation de la république indépendante du Mali.

2012 : Les Touaregs du Mouvement national pour la libération de l'Azawad, alliés aux islamistes d'Ansar Dine, se soulèvent contre le gouvernement d'Amadou Toumani Touré. Le président est renversé après que la moitié du pays est tombée entre les mains des rebelles.

2014 : Sous les auspices des Nations unies et à la demande du gouvernement du Mali, la France lance l'opération *Serval*, pour repousser l'offensive des islamistes.

Mon père était un bon conteur. Il savait captiver sans être ennuyeux ni perdre le fil de son histoire.

Hélas, il ne m'en a raconté qu'une seule dans sa vie, sur un roi, une sorcière et une table dotée de pouvoirs divins ; et il n'a même pas pu m'en offrir le dénouement. J'ai dû le découvrir par mes propres moyens.

Une bonne histoire. Je pourrais vous la raconter, mais j'en connais une bien meilleure.

J'aimerais pouvoir la raconter comme l'aurait fait mon père. Que n'ai-je passé plus de temps avec lui pour apprendre ses trucs de conteur, mais il a disparu de ma vie trop tôt, pour des raisons qui ont échappé à son contrôle. Un très bon récit, lui aussi.

Mais comme vous le savez, j'en connais un bien meilleur…

Je vais vous parler d'empires et de conquérants.

Je pourrais commencer par une puissante invocation littéraire, qui rameute des muses de feu ou des milliers d'esprits immortels. Mais je préfère utiliser mes propres mots : c'est déjà une histoire énorme, inutile d'y ajouter des ornements.

Elle commence par la famille Guevara. Un lignage de morisques tolédans, si ancien, disait-on, que lorsque les Wisigoths débarquèrent dans la péninsule Ibérique, les Guevara les regardaient déjà comme des étrangers. On ne sait pas grand-chose sur eux, si ce n'est qu'à un moment donné ils décidèrent de se convertir à l'islam et que, vers le XV^e^ siècle, ils reçurent en paiement de leur hospitalité un livre des mains d'un juge

appelé Al-Quti qui s'enfuyait de Tolède, poursuivi par l'Inquisition, en direction de l'Afrique.

Si mon père m'avait raconté cette histoire, je suis sûr qu'arrivé à ce point je l'aurais interrompu et je lui aurais demandé de quel livre il s'agissait. Il m'aurait regardé, souri finement et donné pour toute réponse :

— Tu veux le savoir ? Je pourrais te le dire, bien entendu, mais j'en connais une bien meilleure.

Je suppose que les vices sont héréditaires. Celui de mon père était de raconter les choses uniquement quand il estimait que c'était adéquat, quand il pensait qu'elles pouvaient apporter un meilleur effet au récit.

Les Guevara conservèrent ce précieux livre et son secret, qu'Al-Quti leur avait révélé, pendant une centaine d'années, transmis de père en fils. Au XVI^e^ siècle, un rejeton de cette famille, prénommé Diego, entendit ses aînés parler de ce livre. Devenu adulte, il écrivit en marge de ce codex ce qu'il avait entendu quand il était petit.

"Ils évoquaient un grand secret – c'étaient ses propres termes –, tellement grand que personne ne savait lui donner forme. C'était un trésor, et, en même temps, beaucoup plus que cela. Un legs sans nom gardé par des empereurs, au cœur de la patrie de nos frères dans la foi."

Quand l'enfant Diego, brûlant de curiosité, interrogeait les adultes, ceux-ci lui tenaient des propos énigmatiques, sans doute parce qu'eux-mêmes n'étaient pas capables d'être plus précis. De quel trésor s'agissait-il ? Ils ne le savaient pas. Où se trouvait-il ? Loin. Au sud, en suivant un long chemin qu'ils appelaient "la Chaîne du Prophète". Le prophète, c'était Moussa, que les infidèles chrétiens, cannibales dévoreurs de sang et de chair, connaissaient sous le nom de Moïse. Le chemin de Moussa suivait un grand fleuve appelé Isa Ber, ou Egerew n-Igerewen. Ce qu'il y avait au bout, seuls Moussa et Allah le savaient.

Le secret des empereurs.

Diego de Guevara grandit auprès de ces légendes qui le fascinaient. Il passait parfois des heures à lire le livre d'Al-Quti, scrutant entre ses lignes la carte d'un trésor sans nom, aussi

extraordinaire que sa propre imagination voulait bien le lui souffler. Souvent il se tournait vers le sud, ébahi, pensant aux grands fleuves et aux empires lointains. "Là-bas, se disait-il, là-bas commence la Chaîne du Prophète, au pied du monde." Il ignorait ce qu'il y avait au bout de ce chemin, si cette chaîne était une chose tangible ou seulement un concept, mais il éprouvait le besoin irrésistible d'entreprendre cette quête. Il en vint à la désirer plus que le trésor lui-même.

Diego de Guevara avait une âme de quêteur. Peut-être fut-il le premier d'entre nous.

Après la rébellion morisque de 1568, la famille Guevara abandonna les terres de Castille et émigra à Almería. L'Espagne de Philippe II devenait un lieu hostile aux gens de sa sorte. Le jeune Diego de Guevara, avec beaucoup d'autres morisques, finit par s'exiler à Marrakech, où le sultan Abd al-Malik accueillait à bras ouverts ses frères dans la foi persécutés par l'implacable maison d'Autriche.

Diego était un expatrié, mais pas un inculte. Audacieux et astucieux, capable de manier aussi bien la plume que l'épée, assoiffé d'ambition et d'aventure. Les hommes du Maghreb méprisaient le plus souvent leurs frères espagnols, mais Diego sut démontrer sa valeur et gagner le respect de ses nouveaux compatriotes à force d'héroïsme.

En 1578, le roi Sébastien de Portugal débarqua au Maroc à la tête d'une puissante armée. Le jeune et fragile monarque avait des rêves de grandeur, soigneusement alimentés par ses précepteurs jésuites. Il se voyait à la tête d'une grande croisade contre les musulmans d'Afrique du Nord. Le Maroc était un royaume déchiré par les rivalités entre les prétendants au trône, un délicieux fruit mûr pour l'appétit conquérant du roi du Portugal.

Le choc entre Maures et chrétiens eut lieu à Ksar el-Kébir : la bataille des Trois Rois, ainsi nommée car s'affrontaient deux sultans et un monarque. L'intrépide Diego de Guevara était aussi de la partie, prêt à teindre son cimeterre de sang portugais, car en tant que vieux Castillan de souche, s'il y avait quelque chose au monde que Diego haïssait plus qu'un infidèle, c'était bien un Portugais.

Aucun des trois rois ne vécut assez pour voir la fin de la bataille. On n'eut plus aucune nouvelle du jeune Sébastien : il s'évapora dans les montagnes de sable, provoquant la fin de sa dynastie et de son règne, royaume vacant qui devint un joyau de plus enchâssé dans la couronne de la maison d'Autriche. Diego, en revanche, survécut, couvert d'honneurs. Ahmed I^er^, le nouveau sultan du Maroc, le nomma caïd de Marrakech en récompense de son courage sur le champ de bataille.

Le bon sultan Ahmed, sans doute enivré par les lauriers de Ksar el-Kébir, contempla les terres qui s'étendaient au sud de son royaume et décida qu'elles seraient un tremplin pour son futur empire africain. Ahmed savait qu'au-delà des montagnes de l'Atlas il y avait des cités fabuleuses, riches en or et en sel ; et Tombouctou, la porte du Sahara. Un ancien proverbe disait que "l'or vient du sud, le sel du nord, mais on ne trouve les contes merveilleux et la parole de Dieu qu'à Tombouctou". Et plus loin, la ville de Gao, capitale de l'Empire songhaï et palais des souverains de la dynastie askia, qui avait gouverné l'État le plus vaste de l'Afrique occidentale.

Les terres du Mali, riches et mystérieuses, sur les rives du Grand Fleuve, appelé Isa Ber par les Songhaïs, Egerew n-Igerewen par les Touaregs (ce qui signifie dans leur langue "le fleuve des fleuves").

Le Niger.

En apprenant l'existence de ce fleuve, l'émotion de Diego de Guevara fut intense. Les souvenirs des vieilles légendes entendues en terres castillanes bouillonnèrent dans son cerveau comme la lave d'un volcan en éruption. Enfin, après tant d'années, il savait où trouver la Chaîne du Prophète, le chemin de Moussa vers le grand trésor !

Diego voulut prendre la tête de l'armée que le sultan Ahmed s'apprêtait à mobiliser pour conquérir l'Empire songhaï : 2 500 arquebusiers, 1 500 cavaliers légers, plus de 8 000 chameaux et même 8 canons anglais… Mais tout ce que Diego de Guevara emportait dans ses bagages, c'était un livre, un vieux livre qui parlait d'un trésor caché.

L'empereur askia Ishaq II rassembla ses troupes pour barrer la route à Diego de Guevara. L'empereur avait sans aucun

doute exagéré : plus de 70 000 courageux Maliens attendirent l'envahisseur marocain dans le village de Tondibi, près de Gao. Ce serait l'embuscade la plus spectaculaire de l'Histoire. Ishaq II avait eu l'idée pittoresque de lancer contre les envahisseurs un troupeau de bœufs, stratégie qui lui avait déjà réussi plusieurs fois.

Quand Diego arriva à Tondibi et vit ce mur de bêtes se précipiter sur son armée, son rictus castillan s'épanouit : jamais un homme de sang ibérique n'a pris peur devant une bête à cornes. Diego fit donner du canon et ordonna aux arquebusiers de tirer. Les bœufs, croyant que le ciel leur tombait sur la tête, firent volte-face et foncèrent sur les soldats de l'empereur songhaï, lequel, n'ayant pas de poudre, contempla le gros de ses troupes réduit en bouillie par un millier de sabots bovins. À compter de cet instant, la conquête de l'empire ne fut plus qu'une promenade de santé.

Beaucoup des arquebusiers étaient d'origine andalouse et portaient des noms étrangers à ces terres : Pérez, López ou Martínez. Quand les Maliens terrifiés les virent apparaître, arquebuse en action, ils montrèrent cet instrument diabolique en criant *"Arma, arma !"* C'était le nom par lequel ils les avaient entendus nommer ces objets. Avec le temps, ces descendants d'Andalous finirent par recevoir l'appellation d'"Armas". Aujourd'hui encore, on les connaît sous ce nom dans la région.

Voilà comment Diego de Guevara conquit tout seul un empire, et comment cet Espagnol de naissance devint le seigneur de la ville légendaire de Tombouctou, la cité des contes merveilleux et de la parole de Dieu. Le sultan du Maroc lui accorda le titre de pacha. Ses propres ennemis lui donnèrent le nom de Yuder, en raison de la ressemblance phonétique avec un mot castillan que le conquérant lançait à tue-tête avant chaque bataille :

— Chargez, *joder* ! Chargez et tirez !

Joder étant un juron équivalent à "merde !".

Jamais un juron n'avait donné lieu à un nom aussi redouté. La seule mention de Yuder Pacha semait la terreur chez ses adversaires.

Peu avant ces événements, Hernán Cortés avait conquis l'Empire aztèque et Francisco Pizarro avait soumis les Incas, les fils du soleil. À son tour Yuder Pacha, bon élève de ces deux conquistadors, partageait avec eux l'avidité de tenir d'autres mondes entre ses mains, la même langue et cette poussière hispanique qui épaississait le sang de ses veines ; ils se différenciaient par leur foi et leur loyauté (au roi d'Espagne pour les uns ; au sultan du Maroc, pour l'autre), c'est pourquoi l'Histoire les a traités avec une fortune différente : tandis que la renommée d'un Pizarro ou d'un Cortés est universelle, la prouesse de Yuder Pacha n'a pu franchir les frontières du Sahara, enfouie loin de toute mémoire.

Diego de Guevara se moquait bien de l'immortalité : il aspirait uniquement à trouver le trésor que cachait la Chaîne du Prophète. Devenu pacha des Songhaïs, Diego s'obstina dans cette quête.

Des années plus tard, vers 1599, un Yuder Pacha vieillissant retourna au Maroc. À la cour du sultan, il écrivit ses souvenirs de la conquête de l'Empire songhaï dans les marges du livre qui l'avait accompagné et guidé dans ses aventures. Il utilisa pour cela la langue de l'empire qu'il avait soumis et gouverné.

À propos de ce trésor, ses récits étaient fâcheusement vagues, parfois même délirants :

> J'ai suivi le fleuve Niger, dans le sillage du Poisson Doré, de Tombouctou jusqu'à la Cité des Morts, de la Cité des Morts jusqu'à l'Oasis Éternelle. J'ai trouvé les trésors qui ouvraient les portes du secret : le timon, la tête et la brique en or ; et enfin j'ai eu la chance d'achever ma quête qui m'avait conduit à conquérir un empire.
>
> De mes propres yeux j'ai contemplé le seuil, mais c'est la volonté d'Allah si je ne l'ai pas franchi. Les djinns le gardent. Des créatures encore plus terribles que celles qu'avait créées le feu sans fumée avant le début des temps. Les hommes de la Cité de la Falaise ne passent jamais les frontières de l'Oasis Éternelle, paralysés par l'horreur d'un culte étrange, antique et atroce. J'ai eu peur et je suis revenu sur mes pas, en effet quel

que soit le trésor caché derrière la Chaîne du Prophète, il n'est pas conçu pour l'homme.

J'ai conservé mes cartes et mes découvertes. Puisqu'Allah ne m'a pas accordé la chance d'avoir mes propres enfants, j'ai décidé que celles-ci m'accompagneraient sur le chemin de ma dernière demeure, à Tombouctou. Un jour viendra peut-être où un homme plus courageux et moins sensé que moi osera s'aventurer et contempler le trésor qui fut accordé au prophète Moussa.

Là-bas attendent les signes pour qui pourra les voir. Qu'Allah l'ait en Sa miséricorde et que Sa main toute-puissante le guide, sinon, il ne trouvera que la perdition et un destin encore pire que le Yahim, le lac de feu de l'enfer.

Telle était la dernière note rédigée par Yuder Pacha dans le livre d'Al-Quti. Le conquérant mourut à Marrakech en 1605. Par testament, il avait ordonné qu'on l'enterre à Tombouctou, avec ses biens les plus chers. Sa dernière volonté fut-elle respectée ? Nul ne le sait.

Après la disparition de Yuder Pacha, les Armas se dispersèrent sur la terre du Mali, formant des communautés très attachées à leurs origines hispaniques, adoptant la langue et les coutumes de ce pays, mais prenant soin de leurs traditions pour ne jamais oublier d'où ils venaient et qui les avait amenés là. Leurs souvenirs renferment peut-être les secrets que Yuder Pacha emporta dans la tombe.

Le récit d'un vieux livre et un trésor caché au bout d'un fleuve, dans le sillage du Poisson Doré.

Un récit dont, cette fois, je connais bien le dénouement. J'y étais, et d'une certaine façon mon père aussi.

Vous voulez l'entendre ?

Je vous assure que c'est une bonne histoire.

I – LE *MARDUD* DE SÉVILLE

Pharaon était le seigneur de toute l'Égypte quand Allah appela le prophète Moussa, lui donna le Livre, accorda à son frère Haroun le rang d'assistant et lui dit : "Va voir les gens qui nient la Vérité de nos Signes et parle-leur." Mais Moussa était inquiet, car il ne croyait pas être assez sage et vertueux pour suivre le commandement d'Allah.

Moussa dit : "Comment puis-je porter Ta Vérité, alors que je suis moi-même un ignorant qui ne La comprend pas dans toute sa gloire." Allah répondit : "Je te donnerai sagesse et compréhension."

Voici ce qu'Allah ordonna à Moussa : "Tu iras au-delà de la terre de Pharaon, sur le chemin du Poisson Doré, jusqu'au lieu où se trouvent les deux grandes eaux. Suis le Poisson Doré jusqu'à la grotte de l'Homme Vert, et là mon Serf, que J'ai appelé ami et entravé dans la Chaîne d'Or, te montrera la Vérité. Voilà ce que Je t'ordonne."

Moussa dit à Haroun : "Je ne prendrai pas de repos tant que je n'aurai pas trouvé le lieu où confluent les deux eaux, même si cela doit me prendre des années." Alors, ils suivirent le Poisson Doré, et quand ils atteignirent la confluence, ils oublièrent le poisson, qui entreprit tranquillement son voyage vers la mer.

Moussa dit à Haroun : "Qu'en penses-tu ? Le Démon m'a fait oublier de penser au Poisson, lequel a pris le chemin de la mer. Va donc le chercher, sinon nous ne trouverons pas l'Homme Vert."

Haroun obéit à son frère et le laissa seul, c'était ce qu'Allah avait projeté.

Alors Moussa entra dans une grotte pour y prendre du repos et c'est là qu'il trouva Notre Serf, à qui nous avions accordé

Notre Miséricorde et confié Notre Sagesse. Al-Khidr, qu'on appelle l'Homme Vert.

Moussa lui dit : "Dois-je te suivre pour que tu m'enseignes la sagesse d'Allah ?" L'Homme Vert répondit : "Tu n'auras point de patience avec moi."

Moussa lui dit : "Je serai patient, si Allah le veut, et je ne désobéirai pas à tes ordres." Et l'Homme Vert répondit : "Suis-moi, donc. Mais tu ne dois rien me demander, à moins que je ne te le suggère."

Et Moussa s'en fut avec lui.

Le *Mardud* de Séville,
sourate 18.

1. CAMBRIOLE

Tous les musées ont des fantômes. Toute personne qui a eu l'occasion d'y passer une nuit, après le départ des visiteurs, l'aura ressenti sur sa propre peau.

Ce soir-là, j'étais le fantôme du Musée archéologique national.

Il n'est pas facile d'être un esprit. En premier lieu, il faut avoir de la patience, pour attendre que le dernier visiteur soit rentré chez lui, que la dernière lampe se soit éteinte et que les couloirs soient envahis d'ombres. C'est à ce moment-là que le fantôme entre en action.

Les similitudes entre un spectre et un chevalier quêteur – c'est ainsi que Narváez nous appelait – sont nombreuses : tous deux doivent être silencieux, invisibles, et avancer sur la ligne qui sépare la réalité de la fiction. En revanche, il y a une différence importante : un fantôme n'est pas un voleur. Il se contente de faire peur de temps en temps. Le quêteur doit voler pour montrer son utilité.

C'est à cela que je me préparais.

C'était la première fois que je volais dans le Musée archéologique national. Jusqu'alors, mon travail avait surtout consisté à plumer d'autres lieux pour remplir les vitrines de celui-ci.

Un quêteur est un voleur de patrimoine. Certes, recouvert d'une patine honorable et bénéficiant d'une feuille de paie de l'État, mais quand même un voleur. Notre tâche est de récupérer tout ce patrimoine historique spolié en Espagne et de le rapporter dans son lieu d'origine. Quand les recours légaux étaient impuissants, nous apparaissions (comme des fantômes) pour récupérer ce qui n'aurait jamais dû être emporté.

Mais je suppose que si vous êtes arrivés jusqu'ici, beaucoup d'entre vous savent de quoi je parle.

Notre quartier général, le Caveau, se trouve dans les sous-sols de ce musée, à Madrid, c'est pourquoi il est dans une certaine mesure le foyer des quêteurs. J'étais donc sur le point de cambrioler ma propre maison. Un revirement étonnant.

J'avais préparé ce larcin depuis une bonne semaine. Je connaissais bien le théâtre des opérations, atteindre mon objectif ne devait pas être très compliqué.

En général, on a tendance à croire que cambrioler un musée est difficile. Certes, la plupart d'entre eux ont des systèmes de sécurité dont la fonction est plus dissuasive qu'efficace. Cela rappelle les pharaons de l'ancienne Égypte, qui remplissaient leurs tombes de malédictions grandioses pour maintenir les pillards à distance. Aujourd'hui, il n'y a plus de malédictions, mais des caméras bien visibles et des vitrines qu'on dit indestructibles.

Une vitrine peut se briser. Un circuit de vidéosurveillance peut être rendu inopérant en sectionnant simplement un fil ; d'ailleurs, un tel circuit ne sert à rien s'il n'y a personne pour l'utiliser. Bref, si les musées du monde ne sont pas systématiquement pillés aujourd'hui, c'est parce que les filous "croient" qu'il est impossible d'y voler quoi que ce soit. La plupart des systèmes de sécurité sont fondés sur cette croyance.

Des malédictions pharaoniques. Pas plus.

Quand on est un quêteur, on apprend ce genre de choses, et quelques trucs en prime.

Me cacher dans le double plafond d'un atelier d'entretien en attendant la fermeture du musée fut assez simple. Puis je quittai ma cachette et me dirigeai vers les consignes. Je récupérai la veste de l'uniforme d'un gardien dans un casier. C'était moi qui l'y avais placée avant de me cacher.

La veste était authentique. Elle appartenait à l'agence de sécurité engagée par le musée, et, avec mon pantalon noir, je ressemblais à un agent de sécurité ordinaire.

C'est mon point faible : j'adore me déguiser.

Ainsi paré, je me dirigeai vers l'entrée, passai devant le bureau d'accueil et pris l'escalier pour accéder à l'étage. Je ne

croisai personne et ma présence passa inaperçue. Les vidéos du circuit fermé laissaient tellement d'angles morts que ces derniers auraient eu leur place dans un cimetière. Il suffisait d'en profiter.

Le soir, dans l'obscurité, le musée était un bouillonnement d'ombres inquiétantes. Statues, masques et sphinx étaient à l'affût, sous la forme de silhouettes tremblantes.

Dans un musée désert, tout semble vivant.

Tandis que je poursuivais ma route, pour oublier les regards antiques qui m'épiaient, j'imaginai l'agent de sécurité devant sa console, contrôlant les moniteurs du circuit fermé de la vidéosurveillance. Un homme qui s'ennuyait dans son travail, habitué à le répéter indéfiniment, sans avoir jamais d'incident à signaler. Avec juste assez d'énergie pour regarder les écrans du coin de l'œil, d'un air dégoûté, préférant lire son magazine, feuilleter un roman ou regarder un épisode de *Breaking Bad* sur son ordinateur portable. Du moment qu'on ne voyait pas sur les moniteurs une salle en flammes ou un cataclysme de ce genre, son coup d'œil ne devait pas dépasser le millième de seconde.

Et que verrait-il dans ce laps de temps ? Une silhouette en uniforme, autrement dit un collègue faisant sa ronde. Puis, persuadé que tout marchait comme sur des roulettes (ennui, dégoût, monotonie), il retournerait savourer les mésaventures de Walter White.

Pendant ce temps, le véritable gardien chargé de faire sa ronde traînerait sans entrain, quelques mètres et quelques minutes derrière moi. C'était une simple question de coordination : ce garde avait une ronde toutes les quarante minutes, il me suffisait de le devancer de cinq ou six minutes.

"Ça ne peut pas être aussi simple", me direz-vous. Soit. Réfléchissez un peu. Cela facilite beaucoup le travail d'un quêteur.

Au premier étage, je pris à gauche, traversai une salle où était déclinée l'histoire du musée, accédai à la partie consacrée à l'Égypte et au Moyen-Orient. C'était là que se trouvait la pièce que je m'apprêtais à escamoter.

Le vol serait simple, car la pièce n'était pas très volumineuse. Je l'avais sélectionnée avec soin, en tenant compte de ce détail.

Voler le trésor d'Aliseda ou la pyxide de Zamora aurait nécessité une préparation beaucoup plus complexe. Par chance, je n'avais besoin d'aucun de ces objets.

Dans la section consacrée à l'Égypte ancienne, derrière la reconstitution d'une chambre funéraire de la XXI^e^ dynastie, se trouvait une vitrine où étaient exposés divers *oushebti*, dont la traduction serait à peu près : "ceux qui répondent". Il s'agit de petites figurines à forme humaine qui accompagnent les momies dans leur tombeau. Les anciens Égyptiens pensaient que dans l'au-delà l'*oushebti* serait un serviteur qui vous accompagnerait pour l'éternité.

Celui que je m'apprêtais à dérober était l'*oushebti* du pharaon Horemheb. Une statuette en faïence blanche qui représentait le pharaon dans son linceul, avec sa perruque et sa barbe pointue. Il avait les mains croisées sur la poitrine et le corps couvert de hiéroglyphes gravés. L'objet datait du VII^e^ siècle avant J.-C. Une très jolie pièce et surtout très maniable, une quinzaine de centimètres de long, à peine plus grosse qu'une bonne branche.

La statuette d'Horemheb était debout, dans sa vitrine, un réceptacle en fer et en verre, entourée d'autres *oushebti* qui attendaient, très raides, d'être activés dans l'inframonde, telle une équipe de petits majordomes.

Une autre croyance commune est de penser que toutes les vitrines des musées sont constituées de verre blindé, incassable ou presque. En réalité, ce matériau est hors de prix, aussi la plupart des musées le réservent-ils à la protection des pièces les plus précieuses. Aucun musée ne dépense une fortune (dont il ne dispose pas, le plus souvent) dans un verre blindé pour conserver une simple collection d'*oushebti* ; ces pièces sont intéressantes, mais il y en a des centaines dispersées dans le monde. En Égypte, on les compte par milliers. Un touriste débrouillard pourrait acheter un *oushebti* authentique pour quelques dollars, au Caire. Les Égyptiens de l'Antiquité les fabriquaient de façon presque industrielle.

J'aurais pu voler toute autre pièce aux caractéristiques similaires ; le musée en est plein. Mais au fond je suis un sentimental. J'ai toujours été attiré par l'Égypte ancienne. Déjà,

quand j'étais petit j'avais vu tant de fois Boris Karloff dans *La Momie* que je savais par cœur plusieurs dialogues du film. Adolescent, j'ai eu l'occasion d'étudier les hiéroglyphes dans les manuels. Je n'ai pas dépassé l'intention, j'ai tout juste réussi à impressionner les filles en écrivant leur nom en hiéroglyphes (j'ai aussi constaté qu'elles étaient moins impressionnées que prévu). J'aurais aimé devenir un spécialiste des pharaons, mais l'étouffante influence de ma mère avait fini par me pousser vers l'époque médiévale. Cependant, j'ai toujours conservé bien au chaud, dans un coin de mon cœur, mon penchant pour le monde du Nil et pour les pyramides.

Je me plaçai devant la vitrine, tournant le dos à la momie du grand-prêtre Nespamedu. Pendant quelques instants, je crus être un explorateur de la *Belle Époque**[1]. J'espérais seulement ne pas déchaîner les foudres d'Imhotep et de toute sa cour de dieux ennuyeux. Il fallait aller vite. Avec un simple diamant de vitrier, je découpai une ouverture carrée assez grande pour y passer la main. Aucune alarme ne retentit. Je m'emparai délicatement de la figurine d'Horemheb.

J'avais une pièce identique dans ma veste ; elle n'avait pas deux mille ans d'âge, mais seulement quelques jours. Je plaçai la réplique à l'endroit où se trouvait l'*oushebti* original et rebouchai l'ouverture avec le carreau que je venais de découper. Je le fixai avec un adhésif au polyuréthane que j'avais acheté dans un garage. Avec un peu de chance, personne ne s'apercevrait de ce bricolage avant plusieurs heures, et même si c'était le cas, le faux *oushebti* d'Horemheb dissimulerait le vol pour un temps indéfini.

L'opération me prit environ quatre minutes. Je m'étais exercé auparavant pour être rapide et j'étais très satisfait qu'à l'heure de vérité mes mains et mes nerfs aient été à la hauteur. Je glissai l'*oushebti* dans ma veste, dédiai un salut à la momie de Nespamedu, ravi qu'elle soit restée morte et discrète, et quittai la salle des antiquités égyptiennes.

Le véritable agent de sécurité n'allait pas tarder à arriver dans cette partie du musée. Je traversai la salle des antiquités

1. Les termes suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(N.d.T.)*

grecques d'un bon pas, descendis au rez-de-chaussée, dans la zone d'accès des visiteurs, passai un minimum de temps dans la boutique de souvenirs du musée, puis me dirigeai vers ma sortie de secours, avec la sensation du devoir accompli.

À cet instant précis, l'alarme se déclencha.

Je restai paralysé une seconde. Ce n'était pas prévu. J'aurais dû entrer et sortir du musée dans un silence absolu.

La sirène d'alarme me transperça les oreilles. Je réagis. J'avais encore une chance d'atteindre la sortie avant l'arrivée des gardiens.

— Halte ! Pas un geste ! entendis-je dans mon dos.

Trop tard. On m'avait repéré.

Je jurai entre mes dents et fonçai vers l'escalier.

Je comptais monter jusqu'au dernier étage et sortir du bâtiment par une lucarne de la toiture. J'envisageais donc une fuite par le haut tout en montant les marches quatre à quatre.

Je m'arrêtai au premier étage et m'élançai vers les couloirs obscurs de la section d'archéologie protohistorique. J'espérais égarer les gardiens dans ce secteur et m'éclipser discrètement vers le dernier étage.

— Vous l'avez vu ? dit une voix.

— Il est passé par ici. Je crois qu'il allait vers la salle de la *Dame d'Elche*.

— Fantastique. Laissez-le-moi. Vous pouvez retourner à votre travail, les gars. Tout est sous contrôle.

Je reconnus la voix aussitôt.

— Merde, grommelai-je.

C'était Labulle.

Les membres du Corps national des quêteurs n'étaient pas nombreux. Une famille plutôt réduite. Après les pertes de notre quête mouvementée de la table du roi Salomon, seuls Labulle, sa sœur Danny et l'ineffable Enigma étaient encore en action dans le Caveau, notre quartier général. J'aurais préféré être intercepté par une des deux collègues féminines plutôt que par Labulle. Il était implacable, plus fort, plus rapide et plus agile que moi. S'il avait décidé de me donner la chasse, j'avais peu de chance de lui échapper.

Les agents de sécurité rejoignirent le rez-de-chaussée. L'alarme cessa de retentir. J'étais tapi derrière le piédestal de la *Biche de Balazote*. Je pouvais voir, dans la cour intérieure, les éclats de lune tomber sur le sépulcre de Pozo Moro. La silhouette de Labulle apparut derrière le tumulus de pierre. La lune éclaira son visage une seconde. Il souriait à demi.

— C'est bon, bizuth, sors d'où tu es.

Bizuth. Toujours bizuth. C'était lui qui m'avait donné le nom de Pharos, et pourtant il avait du mal à l'utiliser. Je ne supportais pas qu'il m'appelle encore bizuth.

J'essayai de me déplacer dans l'obscurité encore plus silencieusement que lui. J'avais beaucoup pratiqué ces derniers mois et j'espérais que mon entraînement porterait ses fruits. Je me glissai contre un mur et contournai le patio pour atteindre la section de l'art romain.

— Tu souffles comme un chien, bizuth. Je t'entends respirer comme si je te portais sur mon dos.

Il avança. Si je me sauvais en courant il me verrait et se lancerait à ma poursuite, et dans une course de vitesse contre Labulle j'avais autant de chances de m'en sortir que si j'avais les deux chevilles ligotées. Mes yeux erraient nerveusement et finirent par tomber sur le sarcophage d'Husillos : une œuvre en pierre décorée de reliefs illustrant l'Orestie, assez grande pour contenir le corps d'un homme.

Moi, par exemple.

J'agis sans réfléchir : c'est souvent le cas dans les moments critiques. Comme cela m'avait parfois sauvé la peau, je me laissai guider par mes impulsions. Je rampai jusqu'au sarcophage et me glissai à l'intérieur.

Plaqué contre la pierre, je retins ma respiration. J'étais sûr de n'avoir fait pour ainsi dire aucun bruit.

J'entendis les pas de Labulle s'approcher de la salle où se trouvait le sarcophage. Puis plus rien. Je l'entendais respirer et je l'imaginais regardant dans toutes les directions, avec ses yeux qui semblaient voir dans l'obscurité.

Labulle arpenta la salle lentement et s'arrêta à quelques centimètres du sarcophage. Si j'avais pointé le nez, il aurait pu me cracher dans le dos. Il resta quelques secondes sans bouger.

— Bon Dieu, grogna-t-il. Où diable t'es-tu fourré ?

Finalement, il s'éloigna du sarcophage et se dirigea vers la salle Narváez, où était exposé le trésor de Salomon. J'entendis ses pas s'éloigner et je soupirai, soulagé.

Je comptai jusqu'à dix avant de sortir de ma cachette. À peine avais-je fait deux pas qu'une voix résonna derrière moi.

— Tu vas quelque part ?

Je me retournai lentement. Labulle était devant moi, visant ma poitrine.

— Tu es mort, bizuth, dit-il.

Et il tira.

Je fermai les yeux et entendis la détonation.

— Pan ! dit Labulle d'un air blasé. Et maintenant baisse les bras, s'il te plaît, on dirait un portemanteau.

L'index de Labulle était toujours braqué sur ma poitrine, dessinant la forme d'un L avec son pouce dressé.

— Peut-on savoir comment tu t'es habillé ? demanda-t-il.

— C'est une veste d'agent de sécurité.

— Il faut toujours que tu te déguises ! Tu te prends pour ce foutu Sherlock Holmes ?

— C'est ce que prétendait le bourreau de Canterbury.

— Là, c'était différent. La situation l'exigeait – il cala une cigarette entre ses lèvres. Prends note, bizuth : ne te déguise jamais, si tu as d'autres solutions. Un peu de dignité, que diable !

— Ne m'appelle pas bizuth. Tu sais que je déteste ça.

— Je serai ravi de ne plus t'appeler bizuth quand tu te comporteras autrement… Parce que voilà le résultat ! C'est l'opération la plus ratée que j'aie vue de ma vie. Tu jouais à domicile, merde, avec un système de sécurité qui a plus de trous qu'une écumoire. Tu aurais pu réussir les yeux fermés – il ne trouvait pas son briquet, ce qui commençait à l'énerver. Bon Dieu… ! Rends-toi utile, donne-moi du feu.

— Je crois qu'on ne fume pas ici.

— Je ne me rappelle pas avoir demandé ton avis.

Je soupirai et lui donnai le briquet. Ces derniers temps, Labulle était insupportable.

L'inactivité le mettait hors de lui. Depuis plusieurs mois, le Corps national des quêteurs n'avait été chargé d'aucune mission et Labulle tournait en rond comme un lion en cage. Résultat : toute personne qui passait à sa portée était victime de sa mauvaise humeur. Labulle était jeune, un paquet de nerfs et de muscles, et il avait besoin d'action comme une plante a besoin de soleil pour ne pas se faner.

Une semaine plus tôt, il avait eu l'idée de simuler des exercices pratiques. J'étais le quêteur qui avait le moins d'expérience dans le Corps, aussi avais-je été choisi comme cobaye pour ses enseignements. Je n'avais pas hésité à entrer dans son jeu, car cette inactivité commençait aussi à me peser. En outre, je devais reconnaître que les enseignements de Labulle étaient précieux. S'introduire de nuit dans le Musée archéologique et voler une de ses pièces était le dernier exercice auquel il avait pensé.

Après avoir allumé sa cigarette, le quêteur examina mon briquet avant de me le rendre.

— Où as-tu trouvé ça ?

Le briquet ressemblait à un Zippo et portait l'emblème du Corps des quêteurs : la colonne, la flamme, la main ouverte et la couronne. Alpha et Oméga, les bijoutiers pittoresques dont la famille collaborait avec le Corps depuis des générations, l'avaient fabriqué pour moi.

— Une commande que j'ai passée aux jumeaux quand on a récupéré la table de Salomon.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas… Une sorte de trophée personnel. Peut-être pour avoir un porte-bonheur. Il ne te plaît pas ?

Labulle laissa échapper une sorte de soupir ambigu et me rendit l'objet.

— Ce soir, il ne t'a pas servi à grand-chose… Bon : montre-moi ce que tu as essayé de dérober – je sortis l'*oushebti* d'Horemheb et le lui donnai. Cette fanfreluche ? Bon Dieu, ça ne peut même pas servir de presse-papiers.

— Tu as entièrement raison.

Il dut détecter quelque chose dans le ton de ma voix. Il examina l'*oushebti* attentivement, puis il me dit, soupçonneux :

— C'est un faux ?

— Plâtre émaillé, dis-je en souriant.

Labulle me regarda en écarquillant les yeux.

— Tu as laissé l'authentique dans la vitrine et tu as pris le faux ? Comment ne pas t'appeler bizuth, si tu agis aussi bêtement ?

— Donne-moi ça, dis-je en lui prenant l'*oushebti* des mains. Celui de la vitrine est faux, lui aussi. J'ai pris l'original et je suis passé à la boutique du musée. On y vend une douzaine de répliques à 14,95 euros. J'ai échangé l'original contre l'une d'elles.

— Quoi… ?

— Je vais t'expliquer plus lentement pour que tu comprennes. Le plan était de laisser l'original dans la boutique de cadeaux, de revenir le lendemain comme un visiteur parmi d'autres et de l'acheter. De cette façon, si on m'attrapait, je ne serais pas en possession de l'original. Tu t'es fait avoir comme un bleu – je braquai mes deux index sur la figure de Labulle, dans un geste de victoire. Hé ! Qui est le bizuth, maintenant ?

— C'est un plan idiot : et si quelqu'un avait acheté la pièce avant que tu repasses ?

— Personne n'achète jamais ces cochonneries.

— C'est ce que tu crois. Tu as pris un risque inutile, je ne vais pas te le valider.

Ça m'était égal d'avoir ou non son approbation ; c'était juste un exercice idiot pour passer le temps. De plus, j'étais convaincu d'avoir gagné, aussi en rentrant au Caveau je me vantai de mon triomphe pour l'agacer.

Au lieu d'aller vers les ascenseurs, on sortit du musée par le jardin de l'entrée. Depuis quelques mois, le Corps disposait d'un nouvel accès au quartier général, qui se trouvait dans la réplique de la grotte d'Altamira, beaucoup plus discret que l'accès normal, car il nous permettait d'entrer et de sortir sans être vus du personnel du musée ou du public.

On accédait à la grotte en descendant quelques marches. Il fallait d'abord traverser une petite salle où était projetée une vidéo explicative, puis on entrait dans la réplique proprement dite : un grand espace au centre duquel il y avait une plaque

de verre réfléchissant qui permettait de voir confortablement le plafond de fausse roche et une assez bonne reproduction des peintures rupestres d'Altamira. L'endroit était plongé dans l'obscurité la plupart du temps, seules les peintures étaient visibles, grâce à des éclairages indirects destinés à recréer l'ambiance d'une authentique caverne. À l'extrémité de cette salle, il y avait une porte peinte en noir qui se confondait avec le mur. Elle disposait d'une fermeture électronique qu'on ne pouvait actionner qu'avec la bande magnétique de nos badges bleus. Derrière cette porte, un long couloir descendait jusqu'au Caveau.

Même si aucun d'entre nous ne voulait le reconnaître, je crois que mes camarades et moi aimions la théâtralité de cet accès à notre quartier général à travers une grotte préhistorique ; on avait l'impression d'entrer dans le repaire d'un super-héros.

Et je ne cessais de me vanter du succès de ma ruse ingénieuse. Labulle me supportait d'un air sinistre, feignant de ne pas m'écouter, comme s'il ignorait une mouche importune.

L'entrée du Caveau était moderne et soignée : carrelage noir et brillant, verre fumé sur les murs. L'emblème du Corps étincelait en lignes argentées incrustées dans le sol. Dans un coin, bien visible, se trouvait le bureau d'Enigma : un meuble blanc et aérodynamique qui servait de parapet à la gardienne du Corps national des quêteurs.

Malgré l'heure tardive, Enigma était toujours à son poste, ses yeux de lutin promenaient un regard morne sur l'écran de son ordinateur. Le menton dans les mains, elle mâchouillait une mèche de ses cheveux roux. En nous voyant entrer, elle se redressa et laissa échapper un bâillement.

— Vous avez déjà fini ? Comment ça s'est passé ?

— Le bizuth a tout raté, répondit Labulle.

— Ne l'appelle pas comme ça. Tu sais qu'il déteste.

— Merci, dis-je. De plus, je n'ai rien raté du tout. Au contraire : tout s'est passé comme prévu.

— Je l'ai attrapé, il était coincé comme un rat dans le sarcophage d'Husillos. Drôle de réussite.

— J'adore ce sarcophage, dit-elle. Il est plein de reliefs d'hommes nus et musclés. Il ressemble aux vacances dont j'ai toujours rêvé.

Je racontai à Enigma comment je m'étais glissé dans le musée et comment j'avais échangé l'*oushebti* contre un souvenir de la boutique cadeaux. Elle loua mon ingéniosité. Labulle, de plus en plus agacé, alluma une nouvelle cigarette.

— Tu veux bien éteindre ça ? lui reprocha-t-elle. On est jeudi. Pas question de fumer le jeudi, ici.

Enigma était une femme fascinante et pleine de bizarreries. Souvent, j'ai imaginé que l'intérieur de sa tête était la pièce la plus en désordre de tout l'univers. Une de ses dernières excentricités était de déclarer que son aire de travail était une zone non-fumeurs le mardi et le jeudi. Elle seule en savait la raison.

Labulle grommela quelques mots incompréhensibles, écrasa la pointe de sa cigarette et la mit de côté.

— Mais pourquoi es-tu ici à une heure pareille ? demandai-je. Tu ne devrais pas être chez toi ?

— En effet, mais pendant que vous jouiez aux gendarmes et aux voleurs, les femmes de cet endroit ont gardé l'habitude de s'occuper des choses sérieuses. Danny et moi, nous avons trouvé quelque chose qui peut nous concerner.

Labulle la regarda avec un intérêt soudain.

— Une mission ?

— Peut-être. La police a annoncé un vol au Centre culturel islamique. Les voleurs sont entrés dans la réserve de la bibliothèque. Danny y est déjà, essayant d'obtenir des détails, et, moi, je suis restée pour assurer la liaison, si nécessaire.

— Ça ressemble plutôt à un travail de police, remarquai-je. En quoi cela nous concerne-t-il ?

— Alzaga nous a-t-il demandé d'intervenir ? demanda Labulle.

— Ne sois pas ridicule. Alzaga est dans la lune, comme toujours. C'est Danny qui a eu l'idée d'enquêter.

L'enthousiasme de Labulle retomba.

— Bon Dieu… Je croyais que c'était vraiment une mission.

— C'en est peut-être une. Danny dit que…

— Ce n'est pas une mission tant que le directeur du Corps n'en est pas informé et ne l'a pas autorisée. Vous passez votre temps à glander – Enigma voulut répliquer, mais Labulle ne lui en laissa pas le loisir. Tu sais quoi ? Je suis fatigué et je

rentre chez moi. Quitte à perdre mon temps, autant que ce soit sur mon canapé.

Le quêteur nous laissa seuls. Enigma secoua la tête d'un air soucieux.

— Je croyais qu'il serait intéressé par ce que Danny et moi avons trouvé…

— Moi, ça m'intéresse, pourquoi ne me le raconterais-tu pas ?

Elle sourit.

— C'est pour ça que tu es mon favori. Tu le sais ?

— Bien sûr, répondis-je. Mais revenons-en à ce vol… Pourquoi Danny pense-t-elle qu'il peut nous intéresser ?

— Tout dépend de ce qui a été volé. Dans la réserve du Centre culturel islamique, certains livres appartenaient au fonds Al-Quti, que le Corps des quêteurs a récupéré il y a quelques années. Certains de ces ouvrages sont des "pièces noires".

— Je ne sais ni ce qu'est le fonds Al-Quti ni ce que sont les pièces noires.

— Excuse-moi… Parfois, j'oublie que tu n'es pas avec nous depuis longtemps. Je vais t'expliquer en détail…

— Attends – je l'interrompis avant qu'elle se lance ; les explications d'Enigma permettaient rarement d'y voir clair, ses mots étaient plus lents que ses pensées, c'est pourquoi elle finissait toujours par s'emmêler dans un enchevêtrement chaotique de données dont il était impossible de suivre le fil. Tu dis que Danny est là-bas ?

— Oui. Elle est partie il y a une vingtaine de minutes.

— Alors je vais la retrouver. Ce soir, j'ai envie de bouger.

Enigma souffla sur sa frange d'un air boudeur.

— Très bien, laissez-moi toute seule. Je me retrouve toujours seule… Qu'est-ce qu'elle a, Danny, que je n'ai pas ?

— Rien. Toi, tu es spéciale.

Je lui fis un clin d'œil en guise d'au revoir et quittai le Caveau. J'avais l'espoir de vivre une soirée intéressante.

2. LIBÉRO

Une dizaine de mois plus tôt, j'étais un pauvre stagiaire dans un musée de Canterbury. C'était l'époque où je n'avais qu'un nom : Tirso Alfaro.

Je suppose qu'avant ma naissance, la dernière personne prénommée Tirso était morte depuis belle lurette, depuis des décennies ou même des siècles. Par malheur pour moi, ma mère, l'éminente archéologue Alicia Jordán, est une passionnée de la poésie du Siècle d'or espagnol. Elle a appelé son fils unique Tirso en privilégiant sa passion pour Tirso de Molina, célèbre dramaturge à l'époque, et peu lui importait de condamner un individu, en plein XXI^e^ siècle, à se coltiner un tel prénom jusqu'à la fin de ses jours. Je crois que cela en dit long sur la relation tendue entre ma mère et moi depuis que mon père, un pilote de ligne que j'ai à peine connu, est décédé quand j'étais petit.

Une dizaine de mois auparavant, dis-je, je n'avais que ce prénom, une mère égoïste et un boulot de merde dans un musée au nom imprononçable, à Canterbury. Mon avenir n'avait rien d'excitant.

C'est alors que je répondis à une petite annonce, et entrai dans un corps d'élite créé pour récupérer le patrimoine spolié. J'aidai à retrouver une relique qui avait appartenu au roi Salomon et je gagnai un surnom de quêteur. Voilà toute l'histoire, à grands traits.

À mon arrivée, Narváez était le directeur du Corps national des quêteurs. Entre autres attributions, il devait donner aux nouveaux membres un nom de code. Hélas, il est mort

assassiné avant de pouvoir me l'attribuer. Toutefois, j'ai cru comprendre qu'il voulait m'appeler Tonnerre.

À la mort de Narváez, Labulle, un quêteur de terrain plein d'expérience, fut désigné pour prendre sa succession. Son mandat fut de courte durée et peu efficace : il ne figurera certainement pas dans les annales du Corps en tant que dirigeant. Cependant, il a fait quelque chose d'important pour moi : il m'a donné un nom. Il m'a appelé Pharos, et depuis c'est ainsi que m'appellent mes compagnons quêteurs.

Comme je l'ai déjà dit, le passage de Labulle à la tête du Corps fut très court. Lui-même était dépassé par une responsabilité qu'il n'avait jamais voulue. Je l'ai rarement vu plus heureux que le jour où il a renoncé à son poste pour redevenir un simple agent de terrain.

Les instances brumeuses qui financent nos budgets – lesquelles, par ailleurs, préfèrent ne pas connaître nos activités – ont nommé un nouveau directeur, chef des opérations, tête exécutive ou quelque chose dans ce genre.

Depuis sa création, au XIX^e^ siècle, le Corps national des quêteurs avait joui d'une indépendance presque totale. Étant donné que le vol était notre raison d'être, les politiciens préféraient ignorer la nature de nos activités : pas question de se salir les mains, ils se contentaient de savoir qu'elles étaient menées à bien.

Après la récupération de la table de Salomon – sans doute notre réussite la plus spectaculaire –, les choses ont commencé à changer, et pas vraiment en bien. Trouver cette relique nous a valu un énorme prestige, mais cela a attiré sur nous plus d'attention que nous ne l'aurions souhaité. Beaucoup de gens dans les hautes sphères se sont intéressés à notre fonction et certains se sont effrayés de ce qu'ils ont découvert. Ils ont surtout été affolés de savoir que nous avions agi pour ainsi dire sans contrôle pendant plus d'un siècle. S'il est une chose qu'un politicien redoute et déteste par-dessus tout, c'est de donner de l'argent à un organisme sans pouvoir le contrôler. C'est ce que disait Narváez, et il avait entièrement raison.

Cette crainte incitait à choisir un directeur plus étroitement lié au pouvoir, bref, issu du giron où sont planifiés les budgets de l'État.

C'est ainsi qu'Alzaga devint notre patron.

La première impression que j'eus d'Abel Alzaga fut positive. Urquijo, l'avocat qui lave le linge trop sale du Corps, nous le présenta de façon officielle dans la salle de réunion du Caveau.

Il me fit bonne impression. Grand et mince, raide comme un mannequin et vêtu aussi correctement. Il frisait la cinquantaine, mais on lui en donnait dix de moins. Il arborait avec une élégance suprême une barbe vénérable qu'il taillait peut-être chaque matin à l'aide d'une équerre et d'un rapporteur. Laquelle barbe contrastait avec son abondante chevelure, qui retombait d'une façon juvénile et méticuleusement négligée de chaque côté du crâne. On y distinguait néanmoins des fils grisâtres, tels des lambeaux de brume au cœur d'une nuit noire. Le genre de personnage qui a toujours fière allure sur une photo officielle.

Il se présenta en donnant son vrai nom : Abel Alzaga. À la différence de tous ses prédécesseurs, il refusa d'adopter le pseudonyme de Narváez. Il ne voulut pas davantage qu'on l'appelle "directeur", "chef", ni rien de ce genre. Il serait officiellement le "truchement". Le truchement de qui ou de quoi, il ne nous en dit rien.

Il nous servit un petit discours où chaque mot semblait soigneusement pesé. Il était ravi d'intégrer notre équipe et il comptait sur notre aide. Entre chaque phrase, Alzaga glissait des sourires qui s'allumaient et s'éteignaient comme s'il disposait d'un interrupteur pour les contrôler.

À peine investi son rôle de truchement, Alzaga organisa une rencontre individuelle avec chaque quêteur. Je passai en dernier.

Il m'avait convoqué dans l'ancien bureau de Narváez, débarrassé de toute la brocante écossaise qui avait décoré le sanctuaire de notre ancien chef.

— C'est donc toi, Tirso, me dit-il en me dévisageant avec attention. J'avais très envie de te rencontrer.

— Ici, on m'appelle Pharos, répondis-je.

— Comment… ? Ah oui, ton nom de code… Sur ce point, je préfère que nous utilisions nos vrais noms, si tu n'y vois

pas d'inconvénients, répliqua-t-il en allumant un de ses sourires. Cette manie des surnoms me semble un peu théâtrale, et je crois qu'elle dresse des barrières inutiles entre nous. Tu ne crois pas, Tirso ?

— Comme vous voudrez.

— Nous allons nous tutoyer. Je suis un des vôtres.

Alzaga avait bien révisé et il connaissait en détail mon dossier de quêteur. Il me félicita pour mon travail dans la récupération de la table de Salomon et s'intéressa à quelques détails de cette affaire. C'était un homme qui maîtrisait le langage corporel quand il s'agissait d'être écouté. Il me demanda si j'avais des questions à lui poser.

— Une seule : quelle est notre prochaine mission ?

— Je suis ravi que tu me la poses. Je suis conscient qu'après cette période d'inactivité vous êtes impatients de redevenir opérationnels ; toutefois, nous allons aborder les choses avec un peu de calme, qu'en penses-tu ?

— Avec un peu de calme, dans quel sens ?

— Votre dernière mission a coûté très cher à cet organisme. Pas seulement la mort de Narváez, mais aussi celle de deux autres quêteurs. On pourrait dire que nous sommes… Comment dire ? Décimés ? – il sourit pour la troisième fois. Je ne veux pas dramatiser, mais nos ressources humaines réduisent considérablement les chances de succès de toute nouvelle entreprise… Sais-tu que par le passé ce Corps a compté jusqu'à dix agents en exercice en même temps ?

— Je ne le savais pas.

— Parfaitement ; ils n'avaient peut-être pas des bureaux modernes ni l'informatique, mais ils disposaient d'une équipe éminemment efficace. Aujourd'hui, vous n'êtes même pas la moitié de ce que vous étiez alors. Tu comprends le problème, n'est-ce pas ?

Alzaga était un grand amateur de longues tirades, à l'opposé du laconisme de Narváez ; en outre il finissait toujours par une question, comme une sorte de lien qui ligotait son interlocuteur.

— Oui, je comprends. J'imagine que cela veut dire que nous allons devoir chercher de nouveaux agents de terrain.

— Comme je te l'ai déjà dit, nous allons prendre les choses avec calme. D'abord, nous allons nous adapter à de nouvelles dynamiques de travail, pour optimiser nos ressources actuelles. Ensuite, nous évaluerons dans quelle mesure elles sont utiles à nos projets et nous agirons en conséquence. Cela te semble correct ?

Alzaga avait dépensé beaucoup de mots pour ne rien dire, et parmi eux il avait glissé des termes comme "optimiser" et "dynamique de travail". Le tout emballé dans ses sourires automatiques. Cette première prise de contact me laissait une sensation d'inquiétude étrange.

Truchement nous assigna à chacun une tâche concrète, qu'il appela "champ de travail". Il m'avait attribué celle de "localisateur". Cela consistait à chercher des pièces qui seraient de futurs objectifs de nos missions. Je me lançai dans cette tâche avec enthousiasme. Deux semaines après notre première réunion, j'avais une liste de trois ou quatre objets spoliés qui pouvaient nous intéresser. Je la présentai à Alzaga, persuadé d'avoir fait du bon travail.

— Bien, Tirso, je vois que tu as compris l'idée, me dit-il après y avoir jeté un coup d'œil. Continue.

Je lui demandai si nous devions commencer à monter un plan pour récupérer une de ces pièces.

— Ce serait commencer la maison par le toit, tu ne crois pas ? Cette liste est insuffisante pour créer une base de données.

— Une base de données ?

— Bien sûr. Que croyais-tu que je voulais quand je t'ai confié ce travail ? D'abord, nous élaborons une base de données vaste et exhaustive, afin d'évaluer l'état des lieux. Le problème, c'est le patrimoine spolié. Pour chaque pièce, nous créons une fiche avec données et suivi, qu'on passera ensuite sur un support informatique. Mais tu n'as pas à te préoccuper de cette question : ce travail sera mené à bien par un autre agent.

— Et à quel moment est-il envisagé de récupérer les pièces de la liste ?

Alzaga me bombarda d'un sourire.

— Peu à peu. Rappelle-toi, Tirso ! La base de données est fondamentale. Sans elle, notre tâche serait informe et

chaotique. Nous allons suivre un calendrier précis : base de données, réunion d'évaluation, calcul des coûts… C'est un système méthodique avec lequel nous allons vite nous familiariser. Mais comme je te le disais, sans base de données, il ne peut pas fonctionner. Voilà pourquoi ton rôle est tellement important. Tu comprends ?

Je n'en étais pas sûr. Chaque fois que je parlais avec Alzaga, je comprenais de moins en moins ce que nous faisions. Je ne savais qu'une chose, c'est que nous ne ressortirions plus jamais du Caveau.

Il confia à mes compagnons quêteurs des tâches aussi vagues qu'interminables, toutes portant des noms très techniques. Une fois par semaine, Alzaga nous réunissait pour évaluer notre travail et nous assurer qu'il était satisfait de notre progression. Le problème, c'est que nous n'avions aucune idée du but à atteindre.

Un jour, Labulle critiqua ouvertement ce système en pleine réunion, et sur un mode peu amène. Il voulait savoir quand on arrêterait la paperasse pour aller sur le terrain, ce qui était après tout notre raison d'être.

Alzaga lui balança un de ses sourires, aussi inexpressif qu'une feuille blanche.

— Vous n'êtes pas encore prêts. Nous ne voulons pas que se reproduise un désastre comme celui de la dernière fois, avec une opération précipitée et privée de tout support. D'aucuns diraient que le responsable était mon prédécesseur immédiat…

Un coup bas, aussi précis qu'une pointe de stylet. Le prédécesseur immédiat d'Alzaga était Labulle.

— Deux agents tués et les autres blessés, conclut notre nouveau supérieur. Je n'aimerais pas avoir ce genre de choses sur la conscience. Je pensais que toi, plus que tout autre, tu saisirais la valeur des tâches qui nous occupent aujourd'hui.

Je vis que le visage de Labulle perdait une bonne partie de ses couleurs. Alzaga en profita pour asséner un nouveau coup :

— Je peux comprendre que nous ayons des visions différentes sur la façon de diriger cet organisme. En tout cas, je suis convaincu que nous sommes tous les deux d'accord sur l'importance qu'il y a à respecter une chaîne de commandement.

Je ne pus m'empêcher d'admirer combien Alzaga semblait connaître les points faibles des quêteurs et les exploiter. Labulle est incapable de désobéir à un supérieur : il a une âme de soldat (c'est pourquoi il a été un mauvais chef pour le Corps).

On apprit beaucoup au cours de cette réunion. On apprit que les sourires d'Alzaga sont effilés et tranchants. On apprit qu'il était prêt à nous imposer sa façon de travailler même si on la trouvait mal adaptée. On apprit qu'il avait un objectif et qu'il voulait s'y tenir.

Et je dois dire que si son objectif était de faire du Corps national des quêteurs un groupe inefficace de bureaucrates, il n'était pas loin d'y parvenir.

J'appelai Danny sur son portable et lui annonçai que j'allais la rejoindre. Elle ne me dit pas si l'idée lui paraissait bonne, mais j'imaginai qu'elle aurait préféré être seule sur cette affaire. Danny aimait travailler en solo.

On se retrouva rue Salvador de Madariaga, face à la mosquée de l'autoroute M-30. Le Centre culturel islamique est une institution active à Madrid depuis les accords signés en 1976 entre l'État espagnol et dix-huit pays musulmans. La mosquée fut inaugurée quelques années plus tard, financée par la maison royale saoudienne (qui se fait une joie de semer amoureusement des graines islamiques sur tout l'Occident grâce à l'argent du pétrole). Elle rappelait vaguement l'Alhambra de Grenade. Outre la mosquée, le Centre islamique dispose de plusieurs installations : un auditorium, un collège, un musée et une bibliothèque dont le fonds a une certaine valeur.

Autant que je sache, le Centre islamique administrait ses propres biens culturels de façon autonome, en sorte que le Corps national des quêteurs n'avait jamais eu affaire à lui. Je me demandais ce que Danny avait bien pu y trouver qui puisse nous intéresser.

Ma collègue m'attendait devant la mosquée, engoncée dans un blouson en cuir noir. La nuit était froide, aussi avait-elle les mains dans les poches, et un bonnet de laine dissimulait ses cheveux noirs.

— Et voici Pharos qui accourt en sauveur…, dit-elle en me voyant, avec son sarcasme habituel. Je te manquais tellement ?

— Je pensais que sans moi tu serais perdue. Inutile de me remercier… Dois-je considérer cela comme un rendez-vous ?

— Tu aimerais bien, Tirso Alfaro.

Ne trouvant pas de réplique intelligente, je me contentai d'émettre un ricanement idiot. J'étais encore bêtement amoureux de cette femme, mais Danny m'avait clairement expliqué qu'elle n'avait pas envie d'avoir une liaison avec un quêteur. Surtout parce que Labulle était son frère, et que la quêteuse supportait déjà beaucoup en travaillant au coude à coude avec un parent, pas la peine de compliquer l'équation avec une aventure sentimentale.

Malgré tout, je continuais de la courtiser. Je n'avais pas renoncé à l'espoir qu'elle change d'avis. Danny le savait et laissait faire. Parce qu'elle se sentait flattée ou tout simplement parce que ce jeu l'amusait, je ne sais. Il était difficile de percer à jour les sentiments de Danny : elle préférait les garder sous clé. C'est sans doute pour cette raison qu'elle m'attirait.

— Si ce n'est pas un rendez-vous, pourquoi sommes-nous ici ?

— Toi, pour me harceler. Moi, parce que je crois avoir trouvé quelque chose qui peut nous intéresser, et je voulais voir jusqu'à quel point.

— En cachette d'Alzaga ?

— Oui, c'est plus épicé comme ça… Enigma t'a raconté les détails ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'un vol a eu lieu. Enigma a parlé d'un fonds Al-Quti et de pièces noires. C'est en rapport avec ce qui a été volé ?

— Voilà ce que je cherche à déterminer. Si c'est le cas, je crains que nous n'ayons un sérieux problème sur les bras, n'en déplaise à Alzaga – elle tordit le nez en prononçant le nom de notre truchement. Suis-moi, je te donnerai des détails plus tard, quand nous en aurons le temps.

— Où va-t-on ?

— Sur la scène du crime. Reste derrière moi et essaie de ne pas ouvrir la bouche. Nous sommes censés être incognito.

Je suivis Danny à l'intérieur des installations du Centre culturel. Tout semblait tranquille, jusqu'à ce qu'on arrive devant la bibliothèque. La porte était scellée par un ruban jaune et un agent de la police nationale en uniforme montait la garde. Un autre policier parlait avec un barbu aux traits arabes, qui semblait plutôt agité.

Danny et moi, on resta derrière le coude d'un couloir, discrètement, hors du champ de vision des policiers. D'un geste, elle m'ordonna de ne pas avancer.

Peu après, un homme en civil avec un badge de police autour du cou sortit de la bibliothèque.

— Voici notre ami, dit Danny. Allons-y.

Elle l'interpella.

— Libéro. Je suis là.

L'homme se retourna. C'était un type d'âge moyen, costaud et de petite taille : son profil évoquait un cube. Il avait un visage épaté et une grosse moustache en broussaille. Ses cheveux noirs et épais disparaissaient brutalement en haut du crâne, dessinant une calvitie perlée de sueur. Le badge qu'il avait autour du cou indiquait qu'il avait rang d'inspecteur.

Le nommé Libéro me regarda avec méfiance.

— Qui c'est, lui ?

— Pharos. Un collègue.

— Du Corps ? demanda-t-il en me regardant dans les yeux.

— S'il s'agit de celui qui l'emploie, c'est oui, répondis-je.

La moustache du policier frémit et esquissa un sourire. Il me serra la main énergiquement. Il avait une peau dure et sèche.

— Enchanté, Pharos. Allons dans un endroit plus discret.

Il écarta le ruban policier pour entrer dans la bibliothèque.

— Ces personnes m'accompagnent, dit-il à l'agent qui gardait l'accès. Je vais rester quelques minutes dans le bureau du bibliothécaire, au cas où on aurait besoin de moi.

Libéro nous conduisit jusqu'à un bureau minuscule qui donnait sur la bibliothèque, et il referma la porte derrière nous.

— Bon, dit-il à Danny, qu'attends-tu de moi ?

— D'abord, je vais te présenter professionnellement, si tu n'y vois pas d'inconvénients – l'homme approuva. Pharos, je

te présente l'inspecteur Javier Santamaría, de la Brigade du patrimoine historique de la police nationale.

— Pour vous, Libéro, ajouta le policier. C'est mon nom de quêteur.

— Tu es un quêteur ? m'étonnai-je.

— Je l'étais. J'ai quitté le corps pour entrer dans la police nationale.

— Il est passé du côté légal, précisa Danny.

L'intéressé haussa les épaules d'un air coupable.

— Bien obligé ! Je me suis marié, j'ai eu des enfants et j'avais besoin d'un travail moins bizarre. Un jour, il vous arrivera la même chose.

— Tu vois, Libéro est du genre à se marier. Mais c'est quand même un brave type et un ami du Corps. Il nous tient au courant des opérations policières qui peuvent nous intéresser. Je crois qu'au fond on lui manque.

J'aurais aimé connaître l'histoire de cet ex-quêteur, mais Danny alla droit à l'affaire qui nous avait amenés en ce lieu.

— Qu'est-ce qu'on a emporté ?

— Désolé, Danny, mais comme tu le redoutais, c'est le *Mardud*.

— Ce n'est pas bon, pas bon du tout… Comment les voleurs ont-ils procédé ?

— Du beau travail, ça ressemble beaucoup à nos méthodes, du temps où j'étais au Corps : ils ont débranché l'alarme, démonté une fenêtre et emporté le *Mardud*. Ils savaient ce qu'ils voulaient et où le trouver.

— Une idée sur leur identité ?

— Nous avons arrêté un suspect.

— Bien. De qui s'agit-il ?

— Il est encore ici. Vous voulez le voir ?

— C'est possible ?

— Bien sûr, mais il faudra prendre quelques précautions. Ne vous écartez pas de moi et évitez de vous faire remarquer.

— Tu crois que c'est prudent ?

— Personne ne pose de questions à un inspecteur quand celui-ci est accompagné ; on croit toujours que c'est une personnalité. Quoi qu'il en soit, soyez discrets.

Danny lui demanda des renseignements sur le suspect. D'après Libéro, il s'agissait d'un jeune homme, entre vingt-cinq et trente ans. Il n'avait pas de carte d'identité. L'agent de sécurité du centre l'avait rattrapé dans la rue, devant le bâtiment. Danny demanda s'il avait le *Mardud* sur lui. Libéro répondit par la négative.

— En ce cas, comment pouvez-vous dire qu'il est suspect ?

— Les voleurs n'ont pas seulement emporté le *Mardud*, ils ont aussi forcé un petit coffre qui contenait un peu d'argent en liquide. Le suspect avait cet argent sur lui. Il est clair qu'il a forcé le coffre-fort, mais aucune trace du livre, et ce type prétend ne pas savoir de quoi on lui parle.

J'écoutai Libéro avec beaucoup d'attention, en essayant de retenir chaque détail. J'observais l'ex-quêteur en me pinçant la lèvre inférieure, une manie quand je me concentre. Soudain, Libéro se tut et me regarda.

— Excuse-moi… On ne s'est pas déjà rencontrés ?

— Non, je suis sûr que non.

— C'est curieux, tu as quelque chose qui m'est familier, et je n'oublie jamais un visage – il me regarda pendant quelques secondes, sourcils froncés. Oui, je suis sûr que tu me rappelles quelque chose, mais je ne sais pas quoi… Peu importe, ça va me revenir.

Danny s'impatientait. Alors, l'inspecteur nous pria de le suivre.

La police avait enfermé le suspect dans une salle de lecture. Plus jeune que moi, il avait la peau foncée, les traits vaguement gitans, et il regardait fixement devant lui, assis sur une chaise, les deux mains à plat sur la table. Il portait un jean plutôt sale et un tee-shirt usé de l'Olympique de Marseille avec le nom de Drogba imprimé dans le dos.

Libéro se débarrassa du policier qui le gardait et on resta seuls avec lui.

— C'est bon, mon ami, dit l'inspecteur au suspect. Ces personnes vont te poser quelques questions. Essaie d'y répondre aussi bien que possible et tout ira bien.

Le détenu se contenta de nous regarder. Le blanc de ses yeux brillait comme de l'ivoire et ses pupilles avaient la couleur et l'éclat de deux gouttes de miel. Des yeux immenses et vifs.

— Je peux fumer ? demanda-t-il.

— Si ça peut t'aider à collaborer…, grommela Libéro.

Il lui proposa ses cigarettes, mais c'étaient des brunes et le suspect ne les aimait pas. Je lui donnai une de mes Marlboro.

Quand je lui tendis mon briquet, il regarda le dessin une seconde, alluma sa cigarette et expulsa lentement un nuage de fumée dense en fermant les yeux.

— Parfait, mon petit, dit Libéro. On se comporte bien avec toi, j'espère que tu vas nous rendre la pareille.

Danny prit l'initiative.

— Comment t'appelles-tu ?

Le suspect nous regarda un certain temps sans répondre, dans une attitude fière, l'air de se demander si nous méritions de l'écouter.

— Je m'appelle César, répondit-il enfin.

— C'est tout ?

Il haussa les épaules. Soudain il se désintéressa de notre présence et son regard se posa sur sa main. L'inspecteur grimaça.

— Tôt ou tard, il faudra bien que tu nous donnes ton nom complet.

César ne semblait pas l'avoir entendu.

— D'accord, César, intervint Danny. Tu sais où se trouve le *Mardud* de Séville ?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Écoute, nous allons essayer de nous entraider, dit Libéro. Nous savons que tu es entré dans la bibliothèque et que tu as emporté l'argent contenu dans le coffre. Si tu as pris autre chose, il vaudrait mieux que tu l'avoues maintenant, sinon ce sera pire pour toi. Alors ?

— J'ai juste pris l'argent, répondit César sans hésiter.

Libéro soupira, frustré.

— Mais enfin… On t'a pris la main dans le sac ! Il n'y avait personne d'autre ici ! Il manque l'argent et le livre. Tu as l'argent, alors dis-nous où est le livre !

— Je veux un avocat. J'y ai droit.

— Et merde…, il ne manquait plus que ça, grogna Libéro. Écoute, mon gars, on ne t'accuse pas d'avoir posé une bombe dans une ambassade ; ne compliquons pas les choses. La somme que tu as dérobée ne permet même pas de t'accuser d'un délit grave. Si tu la rends et si tu nous dis où est le livre, je promets de t'épargner la prison, tu feras simplement quelques heures de travaux d'intérêt général ; mais il faut que tu me dises où il est, sinon, je ne pourrai rien pour toi.

— Je veux voir un avocat.

Libéro soupira.

— On n'en sortira pas…

— Très bien, laissons-le, dit Danny.

On retourna dans le bureau du bibliothécaire.

— Qu'en penses-tu ? demanda Libéro à Danny.

— Pas de doute, il ment.

— C'est aussi mon avis, mais quand ils sortent l'éternel refrain de l'avocat, tout s'embrouille et c'est foutu.

— Par curiosité, combien a-t-il volé ?

— Un peu plus de cent euros.

— C'est bizarre… Vu la mine du suspect et la somme dérobée, on a l'impression d'un simple vol, exactement le genre de forfait que commettrait un junkie en plein trip pour se payer un shoot.

— Ce type n'a rien d'un junkie, dis-je.

— Non, il n'en a pas l'air… Mais si le livre n'avait pas disparu, c'est l'impression qu'il donnerait. Un vol parmi d'autres… Libéro, comment le centre s'est-il aperçu qu'il y avait eu un vol ?

— L'alarme s'est déclenchée.

— Tu as dit que les voleurs l'avaient désactivée.

— En effet. L'alarme s'est déclenchée quand il n'y avait plus personne à l'intérieur.

— Bizarre… Peut-on parler à l'agent de sécurité ?

— Bien sûr. Suivez-moi.

Le gardien travaillait pour une entreprise privée, Segursa. Il était à l'évidence en surpoids et sa peau était luisante de sueur, comme s'il avait la figure enduite d'huile. Il dégageait une forte odeur de vêtements sales et il avait l'air aussi vigilant qu'un homme qui sort d'une sieste millénaire.

Il répéta à peu près la version de Libéro : en entendant l'alarme, il avait couru à la bibliothèque. La première chose qu'il avait vue, c'était le coffre ouvert et vide. Il s'était précipité dehors et avait vu César, qui avait, selon sa propre expression, "un air louche".

— Vous l'avez arrêté pour cette seule raison ? demanda Danny.

— Tout près d'ici, il y a une bande de Gitans et de mecs du même genre. Ils rôdent dans le coin, volent des fils de cuivre sur les chantiers, des sacs… De la racaille. Dès que j'ai vu ce type, je me suis dit : "Encore ces putains de Gitans qui font chier", parce qu'il en a bien la tête, hein ? Ça lui fera une bonne leçon de le mettre sous les verrous. Il y en a marre de ces gens.

— Savez-vous que les agents de sécurité privée n'ont pas le droit d'arrêter quelqu'un hors des lieux qu'ils sont chargés de surveiller ? dit Libéro.

Le garde ne semblait pas troublé par cette subtilité légale. Il lança une nouvelle tirade contre "les Gitans et les sans-papiers qui passent leur temps à emmerder les honnêtes gens", et nous laissa entendre qu'il agirait de la même façon chaque fois qu'il en aurait l'occasion. Très édifiant.

On laissa tomber le garde et on retourna dans le petit bureau du bibliothécaire.

— Franchement, je m'interroge sur le recrutement de certaines entreprises de sécurité privée, il y a de quoi prendre peur, dit Libéro. Dès que le suspect aura un avocat, on aura perdu notre seule piste : il alléguera que ce foutu vigile ne pouvait pas le retenir contre sa volonté, puisqu'il n'était plus dans le centre.

— C'est étrange, dit Danny. Si les voleurs ont désactivé l'alarme pour entrer dans le bâtiment, pour quelle raison celle-ci s'est-elle déclenchée alors que le vol avait déjà eu lieu ? Comme si on voulait que César soit pincé au moment où il prenait la fuite.

— Il serait un appât ? demanda Libéro.

— On le dirait. Dissimuler le délit principal, le vol du livre, derrière un autre, celui du coffre-fort… Au fait, comment avez-vous découvert que le livre n'était plus là ?

— C'est la première chose que j'ai constatée quand je suis arrivé. J'avais une sorte de pressentiment.

— Mais pourquoi es-tu venu ? On n'appelle pas la Brigade du patrimoine pour le vol d'une poignée d'euros.

— J'ai appris la chose par hasard, et dès que j'ai su que le cambriolage avait eu lieu dans cet endroit, je suis venu vérifier que le *Mardud* était en sécurité. Exactement comme toi.

— Autrement dit, si tu n'avais pas été au courant de son existence, personne ne saurait qu'on a emporté le *Mardud*.

— Nous avons eu de la chance, dit Libéro.

— Oui, en un sens… Je crois que j'y vois clair : le voleur, quel qu'il soit, ne s'attendait pas à ce que la disparition du livre soit découverte si vite. J'ai bien peur que ton suspect ne soit qu'un leurre.

— Ou un complice. Un type engagé pour se laisser attraper.

— Combien de temps peux-tu le retenir ?

— Pas beaucoup. Dès qu'il aura vu un avocat, il sera dehors.

— Tu peux retarder ce moment ?

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, mais je ne te promets rien. Je te rappelle que je suis maintenant du côté de la légalité.

Danny grimaça pour exprimer son opinion.

Nous n'avions plus rien à faire ici. Pourtant, avant de partir, je voulais dissiper un doute qui me hantait :

— Quel est le genre d'alarme du centre ?

— Un système moderne, informatisé, je crois.

— Je peux voir le local de surveillance ?

— Tu es un expert en systèmes d'alarme, maintenant ? s'étonna Danny.

— Je me demandais seulement comment on avait pu la déconnecter, c'est tout.

Libéro nous conduisit au poste de contrôle. *A priori* rien d'anormal : un tableau de commandes, une série de moniteurs de surveillance par CCTV… Je regardai le tableau de commandes de plus près : il était différent de ceux que je connaissais, beaucoup plus sophistiqué.

— Comment ça fonctionne ?

— Je ne le sais pas très bien, répondit Libéro.